

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 14

Artikel: C'était le bon temps
Autor: Ri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-202162>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARRAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
 Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Ger 7^{me}, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
 St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
 Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements d'ent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
 S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.

Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

AVIS. — Les numéros de février et mars seront adressés gratuitement à toute personne qui prendra un abonnement à dater du 1^{er} Avril.

En revenant du Simplon.

Le dimanche 2 avril, trois cents voyageurs, dont plusieurs Vaudois, ont traversé pour la première fois le tunnel du Simplon. Comme on a pu le lire dans les journaux quotidiens, ils sont demeurés en tout cinq heures et demie d'horloge dans ce souterrain de quatre lieues de longueur. Moins le bossaton de nouveau et le guillon, ce fut une mémorable partie de cave. A l'entrée, du côté suisse, on prenait, pour se mettre du cœur au ventre, un doigt de blanc, vieux fendant de Sion ou Coquimpey de Martigny, tandis qu'à la sortie sur le sol italien, de larges lampées du vin rouge de Chianti restituaient à l'organisme ce que lui avait enlevé une transpiration continue par 34,5° à l'ombre. Un des voyageurs qui, de peur de perdre la soif, s'était muni de jambon fortement assaisonné, m'avoua cependant qu'il aurait donné tous les Chianti et les fendants du monde, servis au dehors, pour trois humbles décis du plus modeste de nos crus vaudois, à la condition de pouvoir leur faire honneur au milieu même du tunnel, soas les deux mille mètres de rocs que supporte sa voûte. Mais on ne peut avoir tous les bonheurs à la fois!

Mon homme aux trois décis se rattrapera cet automne, et bien d'autres avec lui, quand les grands express rouleront de Lausanne à Milan. En attendant, il s'estimait extrêmement heureux d'avoir pu passer déjà sous ce Simplon dont la Suisse romande attendait le percement depuis un demi-siècle.

Inutile de dire si, en regagnant les rives du Léman, on était plein d'admiration pour le génie humain et si l'on établissait des comparaisons entre ce qu'a fait pour l'humanité la petite troupe de 4000 hommes des Sulzer, des Locher, des Brandau, et ce que font faire contre cette même humanité ceux qui poussent des centaines de mille de leurs semblables à s'enterrer dans les plaines de la Mandchourie.

Avec ces impressions, sur lesquelles il serait déplacé de s'étendre dans un journal comme le *Conteur*, on en remportait deux autres, d'un ordre moins élevé, mais aussi d'une portée plus pratique. La première est que faire l'Anglais a du bon. Vous savez, aimable lecteur, que faire l'Anglais se dit chez nous de celui qui, délaissant le bon drap de Moudon ou d'Éclépens, porte des vêtements à carreaux, jaunes, puce, olivâtres, vert bouteille, ou caca d'oie, et se coiffe d'une de ces casquettes de palefreniers britanniques, dont l'usage, grâce aux cyclistes, s'est depuis peu assez généralement répandu. Admise chez les fervents de la bécanne, cette tenue est encore vue d'un œil peu sympathique par les Vaudois qui ne pédalent pas. Mais dans un caveau comme le Simplon, elle est la seule vraie. Mon compagnon aux décis en fit l'expérience.

Il avait eu l'idée de garder pour la traversée

souterraine sa belle chemise blanche, toute fraîche empesée, son habit noir qu'il s'est fait faire au Nouvel-An pour les noces de sa fille, et son tuyau de poêle, le même qu'il mit à l'assèmentation du Grand Conseil. Or il faut expliquer que ce premier train du Simplon ne se composait pas de voitures de luxe des Chemins de fer fédéraux; c'était une interminable chaîne de wagonnets à ciel ouvert, avec des bancs de bois à deux et à trois places. Le charbon des locomotives, la buée chaude du tunnel, l'huile des lampes des mineurs, tout cela leur avait donné une patine, pittoresque assurément, mais qui avait l'inconvénient de déteindre sur vos mains et vos habits. Ce vernis simplonien ne se remarquait guère sur la redingote de mon compagnon; mais, ainsi qu'il le vit plus tard avec consternation, c'est elle qui noircissait à son tour tout ce qui entra en contact avec elle.

Durant les deux premiers kilomètres, tout alla cependant assez bien. Les surprises commencèrent à l'endroit où les ingénieurs se mirent à crier, en français, en allemand et en italien: « Otez vos pardessus, si vous ne voulez pas étouffer! » Ceux qui n'avaient pas de pardessus, mirent habit bas. Alors ce furent les manches, le col et le devant de la chemise, ainsi que le gilet, qui firent la connaissance de l'enduit des wagonnets, puis des petites douches que la voûte vous envoyait de temps à autre.

Plus loin, les trois langues nationales se firent entendre dans des ordres auxquels nul ne résistait: « La tête sur vos genoux, ou vous êtes morts! » On traversait un espace où le plafond du tunnel est encore si bas que, sans la vigilance des cicérons, les trois cents voyageurs eussent été décapités. Ici, le chapeau haute forme devint une chose sans nom.

Pénétrer en pareil équipage sur le territoire italien couvert de gendarmes et de pioupious eût pu réserver de vilaines surprises. Heureusement que la petite cocarde blanche et or, portant le chiffre du Simplon, servait de passeport! Et puis, le programme d'Iselle ne parlait pas d'habits de cérémonie. Mais au grand banquet de Brigue, à côté des fracs des hommes d'Etat, des uniformes des généraux italiens, des robes violettes des évêques de Sion et de Novarre, on ne pouvait sans vergogne se présenter comme un homme qui aurait piqué une tête dans une cuve de cambouis. Or, ceux-là seuls qui, avec leur pet-en-l'air et leur petite casquette, avaient fait les Anglais, ceux-là firent peau neuve assez aisément, à grand renfort de savon. Les autres eurent un mal infini à donner à leur toilette une touche un peu décente. Quant à mon homme, il dut faire emplette d'une autre chemise blanche et emprunter chapeau et habit à un garçon d'hôtel, si bien qu'il ne s'attabla que longtemps après qu'on eut servi le potage: « Si on perce un nouveau Simplon et qu'on m'y invite encore, je ne mangerai certes pas de faire l'Anglais! » me dit-il.

« Moi, ajouta un autre, je me mettrais à faire aussi l'Allemand et l'Italien, ne fût-ce que pour comprendre quelque chose aux toasts! »

Il est de fait que si MM. Camille Décoppet,

Colomb et Dind, n'avaient pas pris la parole, les convives de Brigue n'auraient entendu que des orateurs italiens, allemands ou suisses allemands. Pour les ingénieurs, c'était tout un. Ces diables d'hommes comprennent et parlent toutes les langues! Mais il n'en allait pas de même de leurs invités. Nombre d'entre eux ont amèrement déploré l'indigence de leurs connaissances linguistiques. Et la troisième impression qu'ils remportent de là-bas, c'est que pour retirer d'un voyage à travers le Simplon tout le plaisir possible, il faut décidément imiter nos Confédérés et apprendre, avec la langue de Schiller, celle de ceux qui sont devenus maintenant nos proches voisins. Cela pourra même être utile ailleurs que dans des voyages de plaisir.

V. F.

C'était le bon temps. — Il y a bien des années de cela. Un agent de police, un bleu, armé de sa canne à pommeau d'argent, conduisait un malfaiteur à la prison de l'Évêché.

A la rue St-Etienne, l'agent entre au café du Tribunal, laissant naturellement son client à la porte.

— Attendez-voi là un moment, fait-il à ce dernier. Et puis ne vous avisez pas de bouger, au moins. Si vous filez, vous aurez à faire à moi.

Le malfaiteur attendit docilement que le policier ait bu sa chopine de petit blanc.

— Ah! vous êtes enco là; à la bonne heure. Et bien, via pour le clou, à présent.

Ri.

Les pieds sous la table.

Nous autres Vaudois, ne sommes pas toujours d'accord avec *Le Genevois*, lorsqu'il parle des voies françaises d'accès au Simplon. Cela est sans doute le fait de la divergence des intérêts genevois et vaudois, en cette occurrence. Or, chacun défendant mordicus les siens — comme c'est son droit, d'ailleurs — il n'est pas aisé de s'entendre; d'autant qu'on ne voit pas trop sur quel point se pourrait tenter la conciliation, bien, dit-on, que tout chemin mène à Rome.

Espérons cependant que, de part et d'autre, on s'efforcera de prévenir un refroidissement dans des relations anciennes et qui n'ont jamais été troublées, sinon par de petites questions de mitoyenneté, inévitables, et une misérable affaire d'eau, dont les crus fameux de Crépy et du Dézaley finirent par avoir raison. C'était d'ailleurs la faute de la mappemonde. Elle penche, paraît-il, du côté du canton de Vaud; les Genevois n'y peuvent rien.

Mais, nous avons applaudi l'autre jour des deux mains à un article du même journal, intitulé « Manger ». L'auteur de cet article, qui signe Jacques Tournebroche, se plaint avec raison qu'on ne sait plus manger, partant, plus causer.

Rassurez-vous; il ne s'agit pas ici de « la règle du manger et du boire », selon les médecins d'aujourd'hui, et qui est justement l'antipode et la persécutrice acharnée de la coutume